



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Robert GAITZ – Evasion par l'Espagne

Introduction

On dispose de deux récits de cette évasion

Le premier récit paru dans le n° 38 de la revue "L'Echo des cadets" est sans doute écrit dans les années 80 par Robert Gaitz (1923-1995). Robert GAITZ est sorti dans la promotion 18 juin et s'engagera dans les parachutistes.

Le récit qui suit a été recueilli plus tard et provient des archives anglaises. Il aurait été écrit donc en 1943 lors de son arrivée à en Angleterre lorsqu'il était interrogé à "Patriotic school". Les événements étaient plus frais dans sa mémoire et sont plus détaillés.

L'évasion de Robert GAITZ (Premier récit)

Nous publions le récit résumé de l'évasion de notre regretté camarade Robert GAITZ (« 18 Juin »). Rappelons qu'il a été pendant de nombreuses années Secrétaire Général de notre Amicale.

Mon périple commence en janvier 1943 à Perpignan, dans l'arrière-salle du café où j'ai rencontré le passeur qui m'avait été indiqué. Dans l'autocar en attente du départ vers Prats de Mollo où je suis censé me rendre comme apprenti chaudronnier, la conversation s'engage entre voisins. Le mien est très étonné de ma présence car il ne connaît pas l'artisan chez qui je dois me rendre. Les autres passagers tentent en vain de le faire taire lorsque les gendarmes montent dans le car pour faire un contrôle d'identité.

Je leur présente ma carte d'identité sur laquelle étaient mentionnés mon domicile à Grenoble et ma qualité d'étudiant. Ayant tout de suite compris la raison de ma présence dans la région, les gendarmes referment ma carte et me la rendent.

Je descends du car à la halte prévue et trouve le guide, une femme et un enfant et, si je me souviens bien, un ou deux hommes un peu plus âgés que moi. Nous pénétrons dans la montagne.

Pendant la nuit, dans un fond de vallée, nous nous sommes « planqués » en observant le silence le plus absolu au passage des gardes-frontière allemands accompagnés de chiens. Au petit matin (le 29 janvier 1943) notre passeur nous abandonne après nous avoir montré la pente sud et nous avoir dit que nous n'avions plus qu'à la dévaler.

Arrivés quelques heures plus tard près d'une ville, nous envoyons la femme qui faisait partie de notre groupe acheter quelques provisions. Elle est revenue accompagnée de gardes civils qui nous ont emmenés à la Jefetura de Policia. Je décline ma pseudo-identité, Roberto Raffael, citoyen britannique, né et domicilié à Blackpool (Lancashire) et je reste en garde à vue jusqu'à ce qu'une patrouille en armes vienne nous chercher, en nous disant qu'elle allait nous remettre aux mains des Allemands.

A la première halte, je tends ma blague à tabac aux gardes qui s'installent confortablement pour se rouler des cigarettes. Nous en profitons alors pour dégringoler la pente à travers des buissons d'épineux et nous échapper sans que nos gardes ne nous poursuivent. Nous passons la nuit, gelés, dans un abri de cantonniers. Au matin, nous contournons Figueras dont la prison a mauvaise réputation et je me dirige vers une station de chemin de fer plus au sud : Villamaya où je prends un billet pour Barcelone, mon père m'ayant muni de quelques pesetas.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Robert GAITZ – Evasion par l'Espagne

Je suis rapidement contrôlé dans l'omnibus où j'ai pris place par la police, et appréhendé. On me fait descendre à Gerone d'où les « cognos » m'emmènent à pied à la Prison Provinciale à Salses.

Tard le soir, je suis mis dans une cellule malgré ma citoyenneté britannique. J'ai une longue discussion en anglais avec un compagnon d'infortune, lui aussi citoyen britannique, coiffé d'un beau chapeau « Eden » noir. Au cours de cette conversation, nous découvrons que nous étions tous les deux élèves du lycée Carnot et que nous parlions beaucoup mieux le français que l'anglais.

Le lendemain matin, bien que mon séjour ne devait être que très bref en raison de ma nationalité britannique, j'ai droit au rasage de crâne et au passage à l'étuve de mes vêtements, y compris l'argent qui se trouve dans les épaulettes.

Ma nouvelle « pension de famille » est très mauvaise, la nourriture rare et médiocre. Nous vivons par terre, sans paillasse sur le carrelage des grandes pièces non chauffées en plein mois de février avec, si ma mémoire ne me trahit pas, une mince couverture.

Au bout d'un mois je suis libéré en tant que jeune de moins de dix-huit ans de nationalité anglaise, et, sous le contrôle de la police, je rejoins Barcelone – où je donne quelques leçons d'anglais pour améliorer l'ordinaire –, puis Madrid et Gibraltar.

A peine arrivés, un sémillant colonel de cavalerie français accompagné d'un pâlot enseigne de vaisseau, nous harangue et nous explique que nos engagements antérieurs sont devenus sans valeur : « Que ceux qui veulent venir avec le général Giraud se joignent à moi ; ceux qui veulent aller avec de Gaulle, allez avec l'enseigne de vaisseau ! »

Nous sommes onze à nous diriger vers l'enseigne de vaisseau, le douzième, un ex-policier de Vichy, rejoint le colonel.

Dans une caserne, nous percevons un embryon de paquetage militaire britannique et le lendemain, après avoir fait provision de cigarettes hors taxes dans la grand-rue de Gibraltar, nous sommes embarqués à bord d'une ancienne malle des Indes.

Nous arrivons finalement à Greenock, près de Glasgow, avant d'être transférés sous bonne escorte à Londres où nous sommes parqués dans un camp de triage en banlieue, l'hospice de Camberwell.

Le séjour étant trop long à mon goût, je m'échappe un jour pour me présenter au QG des FFL où je suis malheureusement arrivé après la fermeture des bureaux. Je suis retourné à Camberwell pour "m'invader".

Quelque temps plus tard, au centre de sélection de la Patriotic School, un examinateur me présente un billet d'autobus londonien trouvé dans ma poche lors de la fouille et m'en demande l'origine. J'ai cru qu'il allait avoir une crise d'apoplexie quand je lui ai parlé de mon "évasion", suivie de mon "invasion", sans autre but que d'accélérer ma participation aux hostilités.

Au bout de dix jours, je suis enfin libéré et j'ai pu enfin m'engager dans les Forces Françaises Libres où j'ai été affecté à l'École des Cadets.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Robert GAITZ – Evasion par l'Espagne

France Combattante
Etat-Major particulier du
Général DE GAULLE
N° D9966 BCRA-C
47.286 –MD

Londres le 8 juillet 1943

INTERROGATOIRE

de

GAITZ Robert, Henri

du 15 juin 1943

(candidat volontaire aux FFC)

Né le 2 août 1923 à PARIS

Nationalité: Française

Célibataire

Fils de : André GAITZ négociant

Et de : Suzanne ESCHWEGE demeurant

anciennement

72 rue Cardinet à Paris et actuellement
Boulevard Edouard-Rey GRENOBLE
2 sœurs Jeannine 22 ans
Francine 14 ans

J'ai fait mes études au Lycée Carnot jusqu'en 1941. J'ai quitté pour Grenoble en octobre 1941. J'ai fait l'institut d'enseignement commercial de Grenoble et la capacité en droit dont j'ai fait la première année. J'ai fait deux ans de l'Institut d'enseignement commercial.

J'ai quitté Grenoble le 28 janvier quand j'ai trouvé une filière pour partir. Je cherchais à rejoindre le général de Gaulle depuis la débâcle. Mon père a trouvé cette filière et me l'a proposée. C'est un Lorrain qui était à Perpignan qui s'est occupé du passage avec mon père. J'ai pris contact à PERPIGNAN avec ce Lorrain dont je ne me rappelle plus le nom.

Il habitait avec sa mère dans un petit appartement; ce sont des réfugiés de Lorraine. Je suis arrivé un vendredi matin à PERPIGNAN et ce monsieur m'a dit qu'on partirait dans l'après-midi. Nous avons été à l'autocar où il m'a indiqué un monsieur en me disant de descendre là où cette personne descendrait. L'homme est descendu au carrefour de TEILLET avec une femme et une petite fille ainsi qu'une vieille dame qui n'est pas venue avec nous par la suite.

Ce carrefour est du côté du Roc de France. Nous avons marché pendant une demi-heure environ et nous sommes arrivés à un petit chalet dans la montagne. Nous y sommes restés environ une heure et demie et nous avons passé la frontière vers 4 heures du matin. Nous sommes partis à 8 heures du soir. Nous étions à 400 mètres de hauteur. Nous sommes redescendus aux environs de la mer, puis nous sommes remontés à 800 mètres. Je ne connais pas le nom des personnes qui étaient avec moi.

Je suis descendu en Espagne sur MASSANET. Je suis resté deux heures dans un hôtel où il y avait trois autres Français qui étaient là et qui s'étaient déclarés Anglais, comme moi, d'ailleurs. Vers 3 heures de l'après-midi, nous avons été reconduits sur la frontière. Au bout d'une demi-heure de marche, les



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Robert GAITZ – Evasion par l'Espagne

carabiniers nous ont expliqué le chemin de la frontière et ont ajouté: "Voyez Figueras est dans cette direction. On ne tournera pas la tête; tâchez de ne pas vous faire prendre.

Je suis parti avec ces trois garçons à Figueras où nous sommes arrivés vers 7 heures du matin et où nous sommes séparés. Je ne les ai plus revus. J'ai continué ma route pour cinq kilomètres et j'ai pris le train à Villamallet pensant pouvoir prendre un train de marchandises, et immédiatement j'ai été appréhendé. J'ai été conduit à la guardia civile de Gerone et emprisonné le soir même. Je suis resté 28 jours à la prison de Gerone jusqu'au 27 février 1943. A ce moment-là j'ai été libéré. J'ai passé 48 heures à Gérone, cinq semaines à Barcelone, logé par les soins du consulat Britannique dans un hôtel avec des papiers en règle. J'étais sorti comme moins de 18 ans car le consul avait fait mettre 17 ans et demi sur mes papiers quoique je me sois déclaré comme 18 ans et demi à mon arrestation. A Madrid j'ai donné mon âge comme 17 ans à la police. Je suis resté trois semaines à Madrid puis je suis parti pour Gibraltar en train avec des papiers et le passeport que m'avait fait faire l'ambassade de Madrid. (J'ai omis de vous dire que la personne à TAILLET chez qui j'avais été m'a déclaré appartenir au deuxième bureau et à l'intelligence service). A Madrid, on m'a fait signer un papier pour me faire dire que je partais bien pour me battre.

A Gibraltar j'ai embarqué sur le DUNEATON CASTLE le 25 avril et je suis arrivé à Greenock le 2 mai.

Je suis resté 32 jours à Camberwell et dix jours à PATRIOTIC SCHOOL

MO. Pouvez-vous me signaler des Français collaborateurs que vous avez connus en France?

Je connais monsieur MANCILLON qui a une maison de campagne à Rosay en Seine et Oise et qui est dans une fonderie et monsieur GERVAIS un marchand de bestiaux qui a dénoncé mon père comme faisant du marché noir.

MO. Comment avez-vous franchi la ligne de démarcation?

J'ai passé la ligne en fraude à Chenonceau¹. J'ai dû m'y prendre à 7 fois afin de ne pas dévoiler le chemin qui était employé par les prisonniers évadés. La personne qui m'a aidé s'appelle monsieur DINEUR, instituteur en retraite qui habite Chenonceau. Nous la connaissions pour l'avoir aidée pendant l'évacuation.

Le comité d'affectation m'a autorisé ce matin à faire l'école des cadets.

Opinion de l'officier interrogateur

Rien ne s'oppose du point de vue C.E à l'incorporation du volontaire GAITZ dans les F.F.C.
Le visa N° 1 lui a été accordé.

¹ Il existait en amont du château de Chenonceau un dispositif très astucieux pour franchir la ligne de démarcation matérialisée par le CHER. Il s'agissait d'une chaussée submergée traversant la rivière et invisible lorsque la rivière restait à son niveau normal, lequel était maintenu par une écluse. A la nuit, l'éclusier faisait descendre le niveau de l'eau pour permettre le passage, puis le faisait remonter ensuite pour masquer la chaussée. Le dispositif fût finalement découvert par les Allemands.